

Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans

Jean-Paul Vinay

Volume 20, Number 1, mars 1975

Vingt ans de traduction. Bilan et perspectives

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004569ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004569ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vinay, J.-P. (1975). Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans. *Meta*, 20(1), 7–27. <https://doi.org/10.7202/004569ar>

Regards sur l'évolution des théories de la traduction depuis vingt ans

« La confrontation de traductions en langues différentes dit souvent plus au linguiste et au traducteur que n'importe quel exposé théorique. »

L. TARNOCZI

TRADUCTION : « Tain't wot a man sez, but wot 'e means that the traducer 'as got to bring over. »

A. FANG

1. AVERTISSEMENT

Le titre du présent article m'avait été suggéré, voire imposé, par le Comité de rédaction de *Meta* sous une forme légèrement différente. On remarque qu'il ne comporte aucune clause restrictive telle que : « au Canada », ou même « en Amérique du Nord ». Je me suis donc senti libre d'y inclure l'Europe, où l'on fait de plus en plus de traductions, tout en restant dans la ligne de pensée des traducteurs canadiens, pour lesquels *Journal des traducteurs / Meta* a été conçu préférentiellement.

Cependant, il ne m'était pas loisible de jeter bien loin le filet de mes recherches. Cela m'aurait entraîné à considérer des cas extrêmes, tels celui de la Finlande ou de l'U.R.S.S. qui font énormément de traductions et se tournent volontiers vers des considérations théoriques. Et que dire des pays comme le Japon ou la Chine, qui devraient avoir beaucoup de choses à nous apprendre si seulement nous savions (tel Etienne) le chinois ou le japonais... Si j'avais suivi à la lettre les indications dudit Comité, j'aurais rédigé un tome bien fourni du type *Current Trends* ; mais cela dépasse les ressources intellectuelles et temporelles d'un pauvre doyen occupé dans son île du Pacifique. J'ai donc décidé de modifier légèrement le titre proposé afin de présenter ces vingt années de théorie dans une optique toute personnelle. Comme on lit sur la page de garde de certains romans, toute ressemblance avec des faits réels est le résultat d'une coïncidence fortuite.

2. SOURCES

J'avais également songé à ne traiter que des aspects de la théorie de la traduction que l'on trouve dispersés dans les pages de *Journal des traducteurs / Meta*. À la réflexion, il n'est pas nécessaire de m'y attarder trop longtemps, puisque les lecteurs sont à même de feuilleter les numéros de leur collection, qui trônent certainement en belle place sur leur table de travail, entre la *S.C.F.A.* et le *Dictionnaire canadien*. Mais, puisque l'Europe nous offre plusieurs travaux théoriques qu'il faut citer ici, et pour frapper un heureux médium (comme disent les anglophones), j'ai consulté à votre intention les pages de *Babel*, la revue de la F.I.T. qui doit en principe refléter un large secteur de la traduction dans le monde.

Puis j'ai cité les livres que j'avais sous la main, au rayon « stylistique comparée » de ma bibliothèque. On en trouvera la liste en fin d'article, pages 23-27. En principe, je ne parle que des ouvrages que j'ai lus ; la seule exception est le livre de I. de Buisserets, que l'A.T.I.O. garde soigneusement sous le boisseau, et que je cite ici sur la foi d'un compte rendu de *Meta*.

3. TERMINOLOGIE

J'aurai donc à vous parler de *linguistique, pure et appliquée à la traduction, de stylistique comparée ou externe, de procédés pédagogiques appliqués à l'enseignement de la traduction*, etc. Mais ces termes sont longs et d'un maniement peu commode. Pour être plus concis et pour personnaliser ces concepts essentiels, je propose d'utiliser quelques néologismes, sans penser un seul instant qu'ils puissent faire carrière dans notre spécialité¹. Donc, tel qui estime que la traduction est un art sera un *Artrad*. Celui qui prétend enseigner la traduction, un *Pédagotrad*. Celui qui, linguiste de profession, s'avise de défricher à son profit les steppes arides de la traduction sera un *Théoritrad* ou un *Linguitrad*, selon la démarche adoptée. Celui qui, sur les traces de J.-P. V. et de J. D. se veut stylisticien-comparatiste sera un *Stylitrad*. Un nouveau venu, assez mal vu en général parce qu'il ne semble pas savoir le français, est l'*Ordinotrad*, que le public peut apercevoir derrière des portes vitrées et dont il ne sera guère question ici. Quant au traducteur, dans son petit coin, en bras de chemise, la sueur au front et une tache d'encre sur le bout du nez, ce sera tout simplement un *Trad*.

En pratiquant une hypostase hardie, je me servirai également de ces mêmes termes, imprimés en petites capitales, pour désigner les diverses disciplines que nous venons d'évoquer. Ainsi le *Théoritrad* fait de la THÉORITRAD, ce qui est certes plus facile à dire que : « l'objet préférentiel des investigations du théoricien de la traduction est la théorie de la traduction ». C.Q.F.D.

4. PRÉHISTOIRE DE LA THÉORITRAD

P. F. Caillé, en sa qualité de président de la F.I.T., a lancé *Babel* en septembre 1955, en faisant remarquer « qu'en dehors de quelques rares études, quelques remarques ou articles plus ou moins pertinents, la traduction jusqu'à nos jours n'a jamais fait l'objet d'études approfondies ». Nous pourrions faire dire à notre distingué président qu'il n'y a pas eu de théoriciens dans notre discipline pendant toute la période qui s'étend de *Babel* à *Babel*. Ce serait peut-être lui jouer un mauvais tour, car, pour ne citer que les ouvrages parus depuis le début du siècle, il est indubitable que d'importantes considérations théoriques se trouvent au moins en puissance chez G. Tolman (1901), P. Caner (1914), R. L. G. Ritchie et J. M. Moore (1919+), F. R. Amos (1920), qui explore précisément la préhistoire de la THÉORITRAD, Ch. Bally (1921+), dont la conception de la stylistique est à la base de la stylistique comparée, J. P. Postgate (1922), Hilaire Belloc (1924), F. Boillot

1. Mais puisqu'il existe un dictionnaire des injures, certains de ces termes pourraient enrichir le vocabulaire des interjections : « *Va donc, eh, Pédagotrad !* » À ce propos, on remarquera que la stylistique comparée des injures n'est pas très au point ; cela pourrait faire l'objet d'une thèse. Comment traduire (à quoi correspond) *Drop dead !* Comme le sujet se situe essentiellement dans la langue parlée, il faudrait distinguer les jurons québécois des jurons parisiens, et les injures cockney des injures torontoises.

/de Grand'Combe (1930+), R. Jakobson (1930), A. Fedorov (1930), E. S. Bates (1936), P. Daviault (1936), I. A. Richards (1938), A. Malblanc (1944), W. Schwarz (1945), Valéry Larbaud (1946), J. Schotmann (1947), *l'Institut de traduction* de Montréal (1952), J.-B. Casagrande (1954) et les premiers travaux de Th. Savory (1955).

Il est vrai que Caillé explicite sa pensée dans la suite de la citation : « De bons esprits se sont penchés sur les problèmes que [la traduction] posait... [Mais] l'absence de travaux systématiques sur notre profession reflète non seulement les difficultés de son exercice, mais son caractère empirique et souvent désordonné. »

C'est peut-être là le son de cloche qui convient le mieux à notre propos, particulièrement au Canada, où il se fait énormément de traductions vers le français, mais où en revanche il n'y avait jusqu'à tout récemment que fort peu de *Théoritrads*.

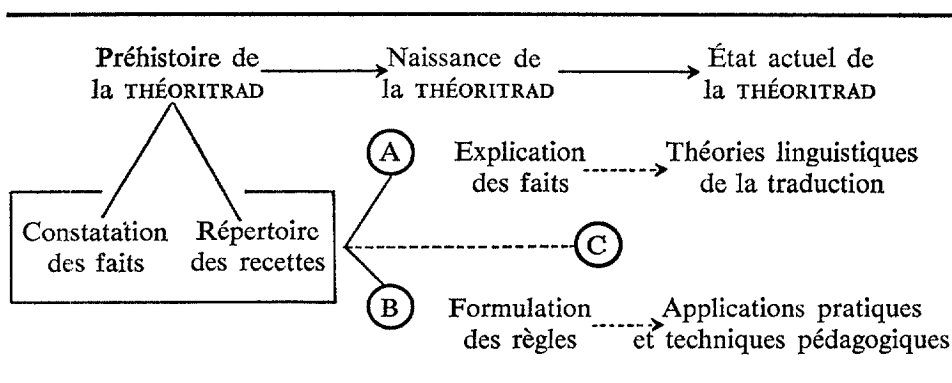
Bien plus, lorsque la réflexion sur les procédés de TRAD a commencé à rallier les esprits, c'était essentiellement dans un but pratique, soit pour faciliter le travail des *Trads* et singulièrement celui des réviseurs, soit pour créer des outils pédagogiques utilisables dans la formation des *Trads*. Martinet, dans le chapitre du *Guide* cité à la bibliographie, résume ces faits de la façon suivante :

« La chose paradoxale est que la traduction, jusqu'à ces dernières années, faisait figure d'opération totalement ignorée par la linguistique, soit dans ses grands traités, soit dans ses manuels, soit dans ses revues. Le changement d'attitude qui s'est produit dans les années 1950 a sans doute de multiples causes : au Canada, le problème d'une administration bilingue à moderniser ; [...] aux États-Unis, la quasi-industrialisation des traducteurs de la Bible par l'*American Bible Society* [...] ; en Union Soviétique, une tradition ancienne qui place la traduction très haut sur l'échelle des productions littéraires. »

Ces considérations m'amènent à préciser les deux démarches essentielles, mais divergentes, qui ont abouti aux travaux et recherches de la THÉORITRAD depuis vingt ans, ou plus exactement depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Ces deux démarches, schématisées ci-dessous en A et en B, se compénètrent en principe, mais ont été en fait le plus souvent explorées séparément, sans que l'on puisse vraiment parler de dialogue.

SCHÉMA 1



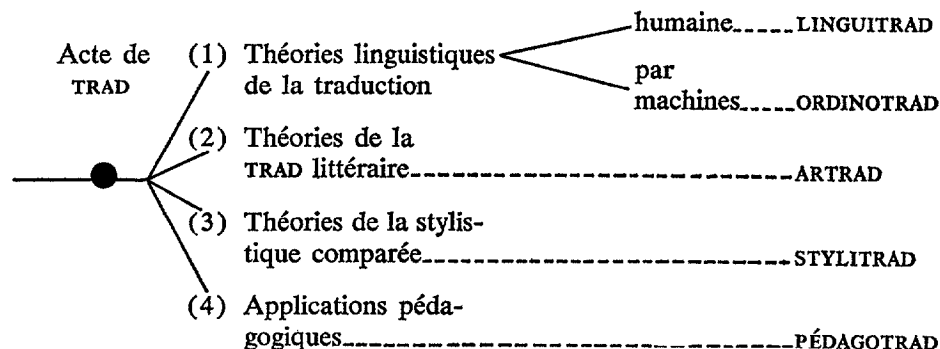
Il existe des différences évidentes entre ces deux démarches. Les *Trads* connaissent surtout l'aspect B, exploité par des auteurs qui essaient de dresser la carte des cheminements² permettant de passer d'une langue à l'autre. Ces rapprochements suggestifs, généralement basés sur des divergences de structures, dévoilent peu à peu les mécanismes de l'acte de TRAD grâce à une technique dite « différentielle ». Comme on devait s'y attendre, ce sont généralement des *Trads*, professionnels ou amateurs, qui suivent cette démarche toute pragmatique.

L'aspect A intéresse avant tout les linguistes, venus tardivement à considérer la TRAD comme un excellent moyen de vérifier certaines théories différentielles ou transformationnelles. Les travaux relevant de cette démarche sont eux-mêmes très divers, selon que l'accent porte sur la syntaxe, la sémantique, la sociolinguistique, la théorie des langues en contact, voire la linguistique historique (emprunts et changements de sens). Toutefois il faut noter qu'un certain nombre de ces travaux intéressent aussi la linguistique appliquée à l'enseignement des langues vivantes.

Un courant distinct, très ancien, mais qui se situe sur un autre plan, intéresse les réflexions théoriques des *Trads* littéraires. Ces derniers estiment en effet que seules les œuvres littéraires valent la peine d'être traduites, et leurs traductions commentées. C'est à ces dernières que pensent exclusivement Valéry Larbaud, E. Etkind, R. Kloepfer, E. Cary, N. E. Enkvist, R. Fowler, J. Levy et W. Wilss, ainsi que la plupart des professeurs d'université. J'ai indiqué cette démarche dans le schéma 1 par une ligne pointillée C, qui voudrait suggérer que ce dernier point de vue ne rentre pas facilement dans la dichotomie A/B et en rompt la belle simplicité.

Si nous refaisons maintenant le schéma 1 pour tenir compte des *Trads* littéraires, nous obtenons un éventail de spécialisations, toutes tournées vers le même but, mais exploitant des aspects différents d'une THÉORITRAD GÉNÉRALE, dans le sens où l'on parle, depuis Saussure, d'une *linguistique générale*.

SCHÉMA 2



2. Les métaphores des Ponts et Chaussées reviennent souvent dans la bibliographie : *chemins* de la traduction, *cheminements* de la stylistique, *transferts* sémantiques, *raccourcis* affectifs, *voies* et *passages* de la traduction, etc. Tous ces termes traduisent dans le concret l'idée centrale de la *translation* d'un message d'une langue dans une autre.

Il est à noter que le Canada n'a guère donné, jusqu'ici, de théoriciens d'ARTRAD. En fait, ce type de *Trad* est relativement récent au Nouveau Monde, car les auteurs anglophones arrivent généralement sur le marché du livre canadien dans une traduction européenne. Mais certains *Trads* canadiens commencent à nous livrer le fruit de leurs réflexions, particulièrement dans le domaine anglais. On connaît le dialogue Anne Hébert / Frank Scott et les commentaires pertinents de G. Downes et Ph. Stratford, mais ce sont encore des exceptions. C'est donc essentiellement en Europe que naissent les travaux théoriques sur la traduction des œuvres littéraires ou ARTRAD.

5. LA THÉORITRAD PROPREMENT DITE

Il faut entendre par ce terme une discussion relevant essentiellement de la linguistique (ou de ses disciplines annexes), tendant à éclairer l'*acte de traduction* tout en recueillant des indices précieux sur le mécanisme profond du couple *langue/pensée*. Si l'on retient, pour les fins du présent exposé, trois ouvrages éminemment représentatifs de cette optique, ceux de Catford, Mounin et Nida, nous obtiendrons une image composite et très abstraite de la THÉORITRAD.

5.1. Il s'agit, pour Catford (*A Linguistic Theory of Translation*), de dégager « *a certain type of relation between languages* », ce qui fait de la THÉORITRAD « *a branch of comparative linguistics* ». L'auteur se place, à juste titre, à cheval sur deux langues, et de ce point de vue, « *the distinction between synchronic and diachronic comparison is irrelevant* ». Pour manipuler des textes en présence par le canal de TRAD, il faut rechercher des *équivalences*. Celles-ci ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : « *We have to distinguish [between] translation equivalence as an empirical phenomenon, discovered by comparing SL and TL texts³; and [...] the underlying conditions, or justification, of translation equivalence.* » Catford distingue aussi entre « *textual equivalence* » et « *formal correspondance* ». « *A textual equivalent is any TL text or portion of text which is observed on a particular occasion, [...] to be the equivalent of a given SL text or portion of text. A formal correspondent, on the other hand, is any TL category (unit, class, structure, element of structure, etc.) which can be said to occupy, as nearly as possible, the « same » place in the « economy » of the TL as the given category occupies in the SL.* » Toutes ces distinctions aboutissent à une définition de la TRAD à son niveau le plus élevé, « *total translation [best defined as] replacement of SL grammar and lexis by equivalent TL grammar and lexis with consequential replacement of SL phonology/graphology by (non-equivalent) TL phonology/graphology.*

Catford procède ainsi de définition en définition pour cerner toujours de plus près l'acte de traduction, en préciser les difficultés, voire les limites. Toutes les

3. La S.C.F.A. a lancé volontairement deux termes qui ont connu un certain succès, LD ou *langue de départ*, et LA ou *langue d'arrivée*. Au même moment, les Américains lançaient *Source language* (SL) et *Target language* (TL), termes basés sur une conception un peu différente de la trajectoire. Les Allemands parlent de *Ausgangssprache* et de *Zielsprache*, calques dans la bonne tradition germanique. Certains auteurs français, qui ne lisent que l'américain, parlent maintenant de *langue source* et de *langue cible*, calques dans la mauvaise tradition atlantique. Tout de même, on relève un assez grand nombre d'emplois de LD et de LA dans la littérature, comme dit Robert.

espèces de TRAD (énumérées du point de vue du linguiste) sont ainsi évoquées, y compris certaines espèces qui ne se présentent que rarement : *phonological translation*, *graphological translation*, *transliteration*, etc. Le Trad, s'il n'est pas doublé d'un linguiste, aura un certain mal à suivre la démonstration, parce qu'il ne verra pas nettement comment celle-ci s'articule avec son travail quotidien.

5.2. Beaucoup plus proche de nous le livre de Mounin (*les Problèmes théoriques de la traduction*), large tour d'horizon des différents domaines où convergent TRAD et les sciences de la communication : *linguistique* et traduction, *lexique* et traduction, *syntaxe* et traduction, « *visions du monde* » et traduction, *civilisation* et traduction, et bien sûr *obstacles* de toute nature à la traduction. L'ensemble forme un remarquable éventail de suggestions, de conseils et de solutions qui éclairent les préoccupations journalières de notre discipline d'une façon parfois inattendue⁴.

La TRAD, pour Mounin, est un fait de bilinguisme très spécial, une sorte de cas-limite « celui, statistiquement très rare, où la résistance aux conséquences habituelles du bilinguisme est la plus consciente et la plus organisée ». C'est précisément, me semble-t-il, cette attitude de Trad conscient et organisé qui explique la naissance, dans les milieux montréalais de la TRAD, de la *stylistique comparée*, terme que Mounin ne semble pas avoir compris dans le sens concordien que nous voulions lui donner, car il y voit des relents de je ne sais quelle « démarche littéraire », alors qu'il loue explicitement la prétention de J. D. et J.-P. V. à réclamer pour la TRAD un statut scientifique, « attitude nouvelle, car la traduction comme opération linguistique distincte et comme fait linguistique *sui generis* est, jusqu'ici, toujours absente de la science linguistique enregistrée dans nos grands traités de linguistique » (1963).

5.3. Le troisième ouvrage est dû à la plume de l'un des théoriciens les plus marquants de la TRAD, E. A. Nida, plus proche des Trads par bien des côtés. En effet, *Toward a Science of Translating* (1964) est le fruit de considérations éminemment pratiques, toutes tournées vers la traduction de la Bible. D'un certain côté, l'ouvrage relève de la TRAD littéraire, mais l'auteur a senti le besoin d'intégrer des notions de linguistique et de métalinguistique (*anthropologie*, *psychologie*, *sociolinguistique*, etc.) qui élargissent le champ de son action. *Toward a Science of Translating* est donc partiellement une réflexion sur les difficultés propres à un texte aussi caractérisé que la Bible, et une suite d'explorations, parfois seulement esquissées, vers des problèmes d'interlangues, souvent à propos de langues ou de dialectes inconnus du lecteur et dont la culture véhiculée tranche violemment avec les cultures ouest-européennes. Certains chapitres me paraissent moins justifiés, sinon par le désir de ménager les susceptibilités des linguistes américains (cf. chap. V et VI), et pour illustrer et justifier le mot « science » dans le titre du livre.

Le principal mérite de Nida est son insistance sur les faits de culture. Comme le souligne Martinet : « Les bons traducteurs ont toujours [insisté] sur le fait que, pour traduire, la connaissance d'une langue ne suffit pas, mais qu'il faut y ajouter

4. Si la distinction *Théoritrad* / *Linguitrad* est valable, on peut dire que Mounin et Nida relèvent de la première discipline, Catford de la seconde.

celle du pays qui la parle, de ses usages, de ses mœurs, de sa civilisation, et de préférence directement par des contacts sur place. » Dans la ligne de ces trois ouvrages se placent les travaux théoriques importants de K. Faiss, A. V. Fedorov, W. Haas, P. Hartmann, R. Jakobson, O. Kade, J. Maillot, J. Noël, I. A. Richards, H. Schnelle, J. Ure, W. Wilss (ce dernier avec une bibliographie).

Comme on pouvait s'y attendre, *Journal des traducteurs / Meta* a publié un assez grand nombre d'articles portant sur la THÉORITRAD, mais aucun numéro spécial n'affiche expressément ce label. Je voudrais cependant rappeler plusieurs articles sur le sujet qui, s'ils étaient réunis dans une anthologie, feraient fort bonne figure à côté de nos auteurs. Par exemple, j'ai lu avec intérêt : A. Clas, « Stylistique » (1967, 1968) ; K.-R. Bausch, « Métaphores » (1968) ; E. Cary, « Théorie de la traduction » ARTRAD (1963, 1963) ; J. Darbelnet, « La couleur » (1957) « La néologie » (1964, 1967), « Les structures sémantiques » (1965), « La TRAD littéraire » (1970) ; M. K. Diagne, « Équivalences et adaptations » (1971) ; R. Dubuc, « Historique de la TRAD » (1965) ; Y. Gasse, « Transpositions » (1973) ; J. Grebenschikov et Ia. I. Recker, « Buts de la stylistique comparée » (1964) ; Félix de Grand'Combe, « Les lacunes » (1960) ; J.-M. Laurence, « Les anglicismes » ; J. Maillot, « Langues et cultures » (1969) ; Y. Saint-Pierre Farina, « L'expressivité » (1973) ; B. H. Smeaton, « THÉORITRAD » (1957), « Lexicographie » (1958), « Stylistique » (1963, 1964) ; I. V. Spilka, « Les charnières » (1962) ; J.-P. Vinay, « THÉORITRAD » (1957, 1962), « Les déictiques » (1955, 1957), « Les néologismes » (1955, 1962), « TRAD littéraire » (1969).

Dans le chapitre qu'il a consacré aux Mélanges J.-P. V., dits « Quart de siècle » (sous presse, 1975), Guy Rondeau me donne le mot de la fin lorsqu'il montre comment la méthodologie linguistique n'intéresse, jusqu'ici du moins, que les non-traducteurs : « Aussi longtemps qu'une théorie de la traduction qui devra être simple, générale et exhaustive, n'aura pas été élaborée et vérifiée, la linguistique devra maintenir à l'égard de la traduction son rôle d'observateur, d'analyste et de conseiller, sans plus. »

6. LA STYLITRAD OU LA VRAIE THÉORIE DE LA TRADUCTION

Madame Dominique Aury, qui préface fort pertinemment le livre de Mounin, montre le bout de l'oreille lorsqu'elle déclare : « Nous ne sommes même pas sûrs de nous entendre entre nous : les « techniques », comme nous disons dans notre jargon, envient les « littéraires », parce que les littéraires n'ont pas de difficultés de vocabulaire, et les littéraires envient les techniques, parce que les techniques n'ont *que* des difficultés de vocabulaire. » Le point de vue du *Stylitrad* est bien différent : les difficultés de vocabulaire sont secondaires, et ressortissent à une documentation sémantique qu'il est relativement facile de rassembler. Mais les textes scientifiques possèdent une structure stylistique, tout comme les textes littéraires, que le traducteur doit étudier et savoir utiliser à bon escient.

La difficulté soulevée par les ouvrages traitant de STYLITRAD réside dans le mot clef *style*. Personne ne s'entend quant à la définition du mot *style*, et de nombreux emplois divergents de ce terme ont laissé s'établir une grande confusion dans les esprits. Pour la *S.C.F.A.* et pour une partie de l'école canadienne de

TRAD, il faut distinguer entre *stylistique*, *style* et *écriture*. La première de ces disciplines, celle qui intéresse au plus haut point les *Trads*, dresse l'inventaire des démarches qui s'offrent au locuteur pour exprimer tel effet particulier (y compris l'effet zéro). Cette exploration peut se faire à tous les niveaux, morphologique, syntaxique, lexical, culturel, etc., mais suppose connues les structures elles-mêmes. C'est une sorte de « Mode d'emploi » des pièces du langage, acceptable pour la majorité des locuteurs d'un dialecte donné à une époque donnée. Cette stylistique-là — qui n'est pas la seule possible, mais qui permet en tout cas une application immédiate à la TRAD — se laisse assez facilement déduire des connaissances langagières que possèdent intuitivement et par contacts scolaires les étudiants de nos écoles de traduction. L'inventaire aboutit alors à un enrichissement de la « compétence » du locuteur, qui est mieux à même d'utiliser et d'apprécier les ressources de sa langue maternelle. Par contre, ce même inventaire doit être enseigné comme élément allogène et distinct (ou comme toile de fond) lorsqu'il s'agit d'une langue seconde, dont les ressources (a) ne sont pas évidentes au premier abord, (b) ne sont pas forcément identiques à celles de la langue maternelle.

Le rapprochement de ces deux inventaires, celui de LD et celui de LA, est le fait de la *stylistique comparée* ou STYLITRAD. Comme je l'ai indiqué plus haut, cette conception modèle 1958, modifiée 1963, était suffisamment nouvelle, à l'époque de la parution des livres de Malblanc et de J.-P. V.-J. D., pour donner lieu à des contresens (tel celui de Mounin) ou des ambiguïtés (Etkind, Enkvist, Levy entre autres). Quant au *style* (fait de groupe) et l'*écriture* (fait particulier), leur examen nous entraînerait trop loin et relèverait plutôt de l'ARTRAD. Signalons d'ailleurs qu'il s'écrit d'excellentes choses sur cette stylistique littéraire, et aussi sur un nouvel aspect, la *phonostylistique*, chère à P. Léon et l'école de Toronto.

La doctrine qu'informe cette STYLITRAD montréalaise est bien connue des lecteurs de *Journal des traducteurs/Meta*, qui en a salué la naissance à deux reprises, une fois pour le couple allemand/français, une seconde fois pour le couple anglais/français. Elle a fait l'objet de plusieurs critiques, surtout de la part des *Artrads* qui y voient une dangereuse atteinte à leur imagination poétique, mais aussi, assez curieusement, de la part d'auteurs intéressés au premier chef par l'enseignement de la TRAD :

« Il convient toutefois d'assigner à la stylistique sa véritable place. Portant son attention sur les *faits de discours*⁵, qui sont illimités en nombre, elle se met par là même dans l'impossibilité de circonscrire le domaine qui fait l'objet de son étude. Tout au plus parvient-elle, dans le meilleur des cas, à dégager les grands schèmes syntaxiques et, lorsqu'il s'agit de deux langues « en contact », à cataloguer les procédés de traduction. Le système de la *langue* lui échappe, et la raison en est qu'elle ne s'intéresse qu'à l'emploi des formes linguistiques. Des formes elles-mêmes, elle ne dit rien » (Goodall et Joly, 1965).

Cette critique me laisse rêveur. Nous avions estimé, J. D. et moi, que la STYLITRAD n'avait précisément pas à enseigner les formes ; si la S.C.F.A. en parle parfois, c'est parce qu'il s'agit d'un manuel pour futurs *Trads*, et qu'il n'est pas certain que ces derniers soient parfaitement conscients de l'existence de ces formes.

5. Il faut entendre *langue* et *discours* dans le sens que donne à ces mots la linguistique guillaumienne, cf. G. Guillaume, *Langage et science du langage*, P.U.L., Québec, 1964.

Il nous avait paru bon d'en souligner l'existence, presque en nous excusant (*S.C.F.A.*, §§ 132-139, où l'on rappelle que *he could do it* n'est pas la même chose que *he was able to do it*, et que le français n'a pas de forme progressive). Si les faits du discours sont certainement en nombre illimité, ils se laissent ramener à de grands types, à partir desquels on peut théoriser. La critique est en partie affaire de terminologie, car « cataloguer les procédés de traduction », c'est faire de la THÉORITRAD...

La meilleure réponse qui me vienne à l'esprit est une citation de *S.C.F.A.* qui me paraît toujours valable :

« La comparaison du français et de l'anglais [...] nous a permis de dégager du français, et par voie de contraste, de l'anglais, des caractères qui resteraient invisibles au linguiste travaillant sur une seule langue. Il semble donc que la traduction, non pour comprendre ni pour faire comprendre, mais pour observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, soit un procédé d'investigation. Elle permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle resteraient ignorés. À ce titre, elle est une discipline auxiliaire de la linguistique. »

Le développement le plus spectaculaire de la STYLITRAD est sans doute son extension à plusieurs langues considérées simultanément (G. Bart, M. Wandruszka, K.-R. Bausch, A. Clas), technique « ultilingue » qui permet d'explorer les niveaux les plus élevés (ou si l'on veut, les plus profonds) de ces passages secrets effectués de langue à langue sous l'égide de la traduction.

7. ARTRAD OU LE TRADUCTEUR SCEPTIQUE

« Pendant des siècles, la traduction a été considérée comme un exercice littéraire et ce qu'on pouvait dire de ses principes et de ses techniques ressortissait à la rhétorique et à la stylistique, très marginalement d'ailleurs » (Martinet, 1969). Ainsi parlent les *Artrads*. Pour ces derniers, fort bien représentés par le regretté Edmond Cary, le concept même de THÉORITRAD est un non-sens. L'art est un choix, et la TRAD est un art — c'est tout dire.

Pour faire ressortir combien est répandu ce scepticisme dans les rangs des *Trads*, il n'est qu'à compter le nombre de livres ou d'articles intitulés « l'art de la traduction », avec toutes les variantes stylistiques que l'on peut imaginer. Une étude d'ensemble des théoriciens de l'ARTRAD (qui reste à faire) permettrait de bien mettre en relief, par voie de contraste, les aspects positifs de la THÉORITRAD et plus encore de la STYLITRAD. Faiss, par exemple, pose avec raison la question de la pertinence de la linguistique pour « l'art de traduire » ; mais si je lis entre les lignes de son article, la « linguistique textuelle » qu'il évoque est sans doute assez différente de celle que prônent Catford et Mounin. Comme c'est le cas pour la lexicographie, il y a des limites aux applications possibles de la linguistique, dont on peut penser qu'elle change de nature (ou d'objet) en devenant appliquée.

Ce son de cloche n'est pas unique : J. Levy se montre extrêmement sceptique quant à l'utilité de la THÉORITRAD pour les *Trads*, même s'il veut bien donner en passant un gracieux coup de chapeau à la *S.C.F.A.*, qu'il range (peut-être à cause de son titre) dans les *Literaturwissenschaftlichen Methoden*.

Hefzallah, citant une thèse de Mounin, suppose que la rareté des ouvrages de THÉORITRAD provient du fait que les *Trads* « *take their art for granted [and] disregard the laying down of specific rules explaining the techniques followed by them in their work* ».

De leur côté, P. Ruscher et J. Martin ne croient pas aux vertus d'une réflexion théorique. Ils ignorent, ou font semblant d'ignorer, que le rapprochement français/allemand a donné naissance à plusieurs ouvrages importants (Malblanc, Truffaut, Bausch) que leurs élèves auraient avantage à connaître. Mais se faisant, ils défendent la théorie de l'absence de théorie, le pragmatisme des exemples « dont la discussion et la critique devraient être de quelque secours aux étudiants dans l'apprentissage d'une technique difficile, dont de grands prédécesseurs ont parfois fait un art ».

Et ils ajoutent, se tournant (sans le savoir ?) vers la stylistique comparée : « Il pourrait être tentant, pour la commodité du travail, de dresser à l'aide de ces traditions [...] un fichier des procédés de transposition employés ; rien ne serait plus téméraire, car un travail de cet ordre devrait s'appuyer sur un nombre de traductions infiniment [...] grand et faire appel à une légion de traducteurs. »

Attitude plus nuancée de la part des multiples auteurs des *Chemins de la traduction*, livre pour lequel J. D. a été consulté afin « de tracer les voies et planter des poteaux indicateurs », métaphores ici parfaitement à leur place. Mais sans l'intervention de mon collègue, le livre eût été surtout une source d'exemples (d'ailleurs excellents), brousse dans laquelle le futur *Trad* n'aurait guère trouvé de sentiers pour s'y retrouver⁶.

B. Raffel, à la langue bien fourchue, écarte également d'un paragraphe péremptoire toute THÉORITRAD lorsqu'il s'agit de discuter du processus de la traduction : « *Linguists and quasi-linguists are producing some interesting speculation about this process. [J. C. Catford] writes, for example : « Translation is an operation performed on languages... » There is, I think, a large difference between a process and an operation.* »

Le livre est d'ailleurs intéressant parce qu'il discute, parfois ligne par ligne, de textes traduits, et à ce titre pourrait donner lieu à ce « fichier » dont Ruscher et Martin ne veulent point pour leurs étudiants.

K.-R. Bausch suggère également que les *Trads* ont surtout besoin d'étudier, en stylistique comparée, les procédés facultatifs (*Babel*, 1, 1970) « s'expliquant en majorité *stylistiquement* par les convergences de structure ». L'idée sous-jacente ici est sans doute que les procédés *obligatoires*, ou bien sont déjà connus, ou bien ne se laissent pas résoudre en une formule générale. Il y aurait un principe d'action TRAD, mais son application dépendrait du *type d'exercice* envisagé (dans le cas des cours de traduction) ou du *type de traduction* envisagé (dans le cas de l'application de la THÉORITRAD à un texte donné).

6. On pourrait s'amuser à chercher des métaphores équivalentes suivant le support géographique choisi : « *forêts sans layons* », « *désert sans pistes* », « *parc sans allées* », « *rade sans balises* », « *métro sans plan* », etc.

Rappelons que, dès 1959, P. Daviault, alors surintendant du Bureau des traductions d'Ottawa, constatait que si le congrès de Bad Godesberg traitait de la « qualité en traduction », et si pour ce faire il fallait « exposer les normes de la bonne traduction, on n'a guère réussi à déterminer les moyens qui permettraient d'y parvenir ».

Si, pour conclure ce paragraphe, nous relisons l'article très instructif de G. Radó intitulé « The Upswing of Translation Theory in Hungary », il apparaîtrait clairement qu'une confusion existe dans ces pages babéliennes quant à la véritable nature de la THÉORITRAD. Ou bien ces auteurs hongrois posent les problèmes — mais énumérer n'est pas résoudre ; ou bien ils donnent des exemples — mais une somme d'exemples ne constitue pas une théorie, comme le prouvent les dictionnaires.

8. LA PÉDAGOTRAD

Parmi les raisons qui poussent linguistes et traducteurs à devenir *Pédagotrad*, il faut reconnaître en premier le désir, et le besoin, de former les jeunes et les moins jeunes *Trads*. Autrement dit, l'une des nouveautés essentielles de ces 20 dernières années réside dans la systématisation de l'enseignement de TRAD, jusqu'à nettement *ad hoc* et ajusté au déroulement des textes proposés aux étudiants. J'ai eu la chance insigne d'avoir d'excellents maîtres en matière de TRAD, non seulement au lycée (Robine, Versini) ou en Sorbonne (Cestre, Huchon, M^{me} Huchon), mais aussi à U.C.L., Londres (Jeafferson) et surtout au British Institute, à Paris, où le nom de Miss Burt évoque encore un temps fort de la PÉDAGOTRAD. Mais si les lignes de force de cet enseignement se recoupent fréquemment, elles ne firent jamais l'objet d'un exposé systématique. C'est pourquoi, si la S.C.F.A. mérite d'être mentionnée dans le présent article, c'est peut-être surtout parce qu'elle a essayé de combler cette lacune⁷.

En fait, j'estime que la principale raison d'être d'une THÉORITRAD adéquate est de faciliter l'acte de traduction. Autrement, il n'est pas sûr que nous puissions intéresser les *Trads* à des spéculations philosophiques qui ne déboucheraient pas sur la réalité. Comme le souligne justement J. Darbelnet :

« On peut et on doit admettre qu'il existe des traducteurs capables de résoudre des problèmes de traduction sans se reporter délibérément à un ensemble de principes. Mais nous sommes à une époque où la demande [...] dépasse l'offre et où la nécessité se fait de plus en plus sentir de former des traducteurs plutôt que de compter sur leur compréhension intuitive des langues qu'ils utilisent. »

En tant que linguiste, je vois d'autres applications possibles de TRAD, mais elles n'intéressent peut-être pas nos lecteurs au premier chef ; par exemple, l'utilisation des méthodes de STYLITRAD pour enseigner les langues secondes, ou, dans le cas du latin au français, pour perfectionner la connaissance et le maniement de la langue maternelle. On sait le discrédit qui s'est attaché, surtout en Amérique du Nord, à cette pédagogie à base de TRAD ; il me semble que les professeurs reviennent maintenant à une plus juste appréciation des vertus de cette méthode et j'ai

7. Le sous-titre du livre de Catford est précisément : *An Essay in Applied Linguistics*.

été fort aise de lire les commentaires de Kleineidam à ce sujet : « *Die Uebersetzungsübung hat in der derzeitigen sprachpraktischen Ausbildung der Französischstudenten an deutschen Universitäten eine absolute Vormachtstellung.* »

C'est la voix de la raison. *Le Journal des traducteurs / Meta* a de bonne heure attaché ce grelot : « la traduction n'est... qu'un cas particulier, une application pratique de la stylistique comparée. » Il existe un numéro spécial sur la question (1957) et nombre d'articles sur « La formation du traducteur ». Le développement des centres de formation des *Trads* est donc un baromètre de la réflexion théorique ; je renvoie là-dessus aux pages de notre *Journal* qui, de 1955 à 1975, a constamment ferrailé pour faire reconnaître la TRAD comme discipline distincte, et pour réclamer une solide base théorique aux cours qui commençaient à s'ouvrir un peu partout. Un bon exemple de cette tendance est l'*Annuaire 1972-1973* de la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal. Ce document ne cite pas moins de 86 cours spécialisés, dont 13 me paraissent basés sur une démarche théorique. Il est d'ailleurs intéressant de noter, une fois de plus, qu'aucun de ces cours ne porte officiellement le titre : « Théorie de la traduction », bien que la lecture des commentaires accompagnant chacun des cours nous éclaire sur ce point : Trad. 206 (Clas) « Étude des *principes théoriques* de la traduction. *Procédés* de traduction » ; Trad. 307A (Meleras, Salathé) « Les *principes psychologiques* de l'interprétation de conférence... » ; Trad. 403A (Filiatrault) « *Principes* de la traduction commerciale et publicitaire » ; Trad. 405 (Horguelin) « L'évolution des *théories de la traduction* », etc. Et, si j'en juge par mes cahiers de notes pour la préparation des cours (1946-1966), ces mêmes principes servaient déjà de canevas explicite sur lesquels les futurs *Trads* s'exerçaient aux difficultés de leur... art.

Je ne voudrais pas terminer ce paragraphe sans faire remarquer qu'à côté du mouvement pédagotrad du Canada⁸ (et son pendant européen), les États-Unis ont enfin réussi à faire accepter cet enseignement au niveau universitaire. Le dernier numéro de *The A.T.A. Chronicle* (II. 6, 1974) donne une liste de 19 universités étatsuniennes qui donnent des cours de TRAD, dont certains forment un ensemble pédagogique suffisant pour aboutir à un diplôme : *Associate of Arts in Translation* (Marygrove), *B.A.* ou *M.A.* (Stanford, Stephens, Puerto-Rico, etc.). Les programmes ne semblent pas encore aussi structurés qu'au Canada, mais c'est un commencement.

9. LA LEXITRAD : UN CAS À PART

Dans le domaine de la lexicologie, qui intéresse au premier chef la THÉORITRAD, la réflexion méthodologique est venue tardivement, couronnant une longue tradition de notes, préfaces et commentaires⁹. Je n'insisterai pas autrement sur ce sujet, qui

8. Les principales écoles de traduction canadiennes sont situées dans les universités de Montréal, Laval, U.Q. Trois-Rivières, Ottawa, Sudbury. Ces écoles ont été puissamment aidées dans leur développement par le Bureau des traductions d'Ottawa, qui a reconnu l'importance de la formation méthodique des traducteurs.

9. « ... la description du lexique a joué un rôle prépondérant, non seulement en lexicographie, mais dans l'enseignement des langues, dans la traduction et en général dans toutes les pratiques langagières conscientes et plus ou moins normalisantes. ... Il allait de soi que l'activité traductrice ou pédagogique devait s'occuper (pratiquement et explicitement) du lexique, la grammaire étant pour elle un pré-supposé implicite. » A. Rey, *Meta*, 1973.

demanderait d'être traité à part, et me contente de renvoyer le lecteur aux pages denses et essentielles des *Actes* du Deuxième Colloque international de linguistique et de traduction (Montréal, 1972), publiés dans *Meta* (18, 1-2, 1973). A. Clas y rappelle fort à propos que « le dictionnaire est le point de rencontre de tous les systèmes linguistiques et non linguistiques qui se rapportent au comportement linguistique » et, de ce fait, ce numéro spécial contient la plus forte dose de THÉORITRAD enregistrée jusqu'à ce jour, *at one fell swoop*, dans les pages de *Meta*. On s'en rendra compte par un bref rappel des principaux articles : A. Rey, « Définition de la lexicologie » ; M. Mathiot, « Structure du lexique » ; H.-M. Gauger, « Structuration sémantique du lexique » ; J. A. Bachrach, « Valeur des définitions comme références terminologiques » ; J. Darbelnet, « Lexicologie différentielle » ; L. Guilbert, « Discours, lexique et dictionnaires » ; J. Giraud, « Le néologisme » ; R. Goffin, « Structures lexicales » et R. Dubuc, « Démarche terminologique en fonction des besoins à satisfaire ». Comme on le voit, les théoriciens ne s'éloignent guère des préoccupations d'ordre pratique ; tout ce numéro est à lire et à méditer.

10. ORDINOTRAD OU L'APPRENTI SORCIER

Il ne faudrait pas oublier, même dans le cadre d'un article aussi court, l'apport théorique très considérable des *Ordinotrats* qui s'acharnent à faire faire à la machine, pour des sommes considérables, ce que nos *Trads* patentés peuvent faire beaucoup mieux, en beaucoup moins de temps, et pour beaucoup moins cher. Mais c'est précisément dans la mesure où il faut repenser le mécanisme de tous les passages d'une langue à l'autre afin de les faire entrer dans la mémoire de la machine, que nous devons être reconnaissants aux équipes de CETADOL, de TAUM, d'Ottawa (et même de Victoria).

La tâche des *Ordinotrats* est difficile, quand on songe à la superposition des servitudes grammaticales, sémantiques et stylistiques qui conspirent à faire de la moindre phrase un piège pour *Trads* amateurs. Très souvent, découragés par cette complexité de surface, où tous les niveaux semblent inextricablement mêlés, les algorithmiciens (?) ont cherché des raccourcis, et sont partis d'un *Basic* anglais déjà passablement indigeste pour aboutir à un *Sabir* français qui fait reculer d'horreur les *Trads* auxquels précisément tout ce discours s'adresse. Je crois qu'il est plus juste de faire confiance aux *Ordinotrats* quant au fond, en leur faisant remarquer que le *niveau stylistique* (au sens où l'entendent J. D. et J.-P. V.) est partie intégrante du message — par opposition au *style*, qui peut théoriquement être absent ou neutralisé. Martinet soulignait déjà en 1969 le fait que : « La traduction automatique, à partir de 1949, aura pour premier résultat de provoquer une masse énorme de recherches linguistiques, souvent précieuses parce que méthodiques et très détaillées, sur maints problèmes qui jusqu'à cette date n'étaient souvent qu'échantillonnés ou ignorés... »

Ceci dit, il faut rappeler que les *Ordinotrats*, aussi appelés *Automatrats*, étaient partis au début de prémisses assez simples, pour ne pas dire simplistes (*A foreign text is like a code, which has to be broken piece by piece*). Bien vite, ils ont déchanté et se sont réfugiés dans des considérations théoriques (cf. Booth,

Masterman, Oettinger, Yngve) qui, elles, pourraient bien servir la cause des *Trads*. C'est notamment le cas pour les travaux remarquables de l'équipe de Stanford, avec Wilks et Schank.

Un numéro spécial de *Journal des traducteurs* (1965) et un autre de *Babel* ont essayé de résumer le problème de l'ORDINOTRAD à l'intention des *Trads* non algorithmiques.

11. LA TRAD OU LE PRODUIT FINI

Les lignes qui précèdent ont essayé de souligner le caractère essentiellement pragmatique de la THÉORITRAD sur les bords du Saint-Laurent et de l'Outaouais. Pour les *Trads* canadiens, le seul critère d'une bonne théorie est son utilité immédiate. Après tout, ils sont en première ligne du combat contre la marée anglo-saxonne monolingue, et ce n'est que tout récemment que nos confrères français ont eu à s'occuper de tradater pour un public lui aussi monolingue la substantifique moelle distillée à Madison Avenue ou à l'Unesco. Il existe là-dessus quelques échos dans *Traduire* (Paris) qui seront utiles à qui voudra écrire une histoire de la TRAD, et surtout un charmant petit livre autobiographique de Michel Chrestien, où ce dernier narre ses combats avec le Sabir Atlantique.

Cette attitude essentiellement pragmatique explique les réserves que les *Trads* canadiens expriment à l'endroit de *Babel*, ainsi que le malaise (déjà très visible en 1959 au congrès de Bad Godesberg) qui règne dans la délégation canadienne aux grands colloques européens. On constate au contraire l'accord qui s'établit facilement entre les délégations canadienne, belgo-luxembourgeoise et allemandes. Pour nos fantassins de la TRAD, la THÉORITRAD doit être heuristique et aboutir à un meilleur rendement. On veut bien accepter la distinction entre *transpositions* et *modulations*, à condition que celle-ci facilite le travail du *Trad*, et plus encore celui du réviseur. Bien plus, certains *Trads* fédéraux s'intéressent avant tout à la *terminologie* et ne viennent que lentement à l'idée qu'il y a un système dans le rapprochement des structures. Méfiance innée devant la théorie ? Directives gouvernementales ? Impératifs du rendement ? La grammaire prescriptive leur paraît plus rentable que la stylistique comparée. Tel n'est pas le cas au Québec, où une grande partie des *Trads* chevronnés se rattachent en quelque façon à l'enseignement de la TRAD, et où la publicité joue un rôle de catalyseur auprès des apprentis *Trads* (ou *Minitrads* ?), particulièrement depuis que l'université fait appel aux techniciens francophones de la réclame, comme Marcel Paré, Roger Boivineau, J.-P. Coty, B. de Vienne, J. Filiatrault, M. Lagrenade, P. Vidal et bien d'autres que mon éloignement de Montréal m'empêche de connaître.

Les considérations ci-dessus expliquent pourquoi le livre de Catford a été reçu aussi froidement ; pourquoi les idées de Mounin ont mis tant de temps à se faire accepter ; pourquoi celles de Nida ne sont guère connues que du corps professoral des écoles de traduction. Parler de théorie dans ces conditions, c'est s'exposer au refus du lecteur ou du praticien.

Il est pourtant utile de réfléchir à ce que l'on fait, et cette réflexion tend infailliblement vers une certaine abstraction. Le danger est de s'y maintenir sans

redescendre vers la réalité langagière, celle que l'usager lit ou manie du bout de la plume. On pourrait citer des chapitres entiers de la *Qualité en matière de traduction* (1963) où il n'y a pas un seul exemple ! Le même reproche pourrait s'adresser à certains chapitres de Brower (1959) ou de Levy (1969), qui d'ailleurs n'envisagent presque exclusivement que la TRAD littéraire, la *literarische Uebersetzung*¹⁰.

Le lien entre THÉORITRAD et TRAD semble avoir été timidement établi dans le titre du récent ouvrage de Nida et Taber, *The Theory and Practice of Translation* (1969). Les auteurs y reconnaissent que :

« *The underlying theory of Translation has not caught up with the development of skills [...] The older focus in translating was the form of the message and translators took particular delight in being able to reproduce stylistic specialties... and unusual grammatical structures. The new focus [...] has shifted from the form of the message to the response of the receptor [...]. Even the old question : « Is this a correct translation ? » must be answered in terms of another question, namely « For whom ? »*

Il semble bien que la recherche d'une THÉORITRAD doive nécessairement passer par l'acte de traduction lui-même. Mais ce dernier se situe évidemment sur deux plans, celui de LD et celui de LA, dont chacun forme un univers complet, qui peut normalement évoluer sans tenir compte de l'autre (c'est vrai pour les langues dominantes ; c'est beaucoup moins vrai pour les langues dominées). Cela revient à dire que la réflexion sur les multiples passages qui naissent du rapprochement LD/LA dépend dans une large mesure de l'état de nos connaissances théoriques dans chacune de ces langues prises séparément.

Il découle de toutes ces remarques deux conséquences importantes :

11.1. Nombre de théoriciens ont œuvré sur un plan monolingue et leurs travaux ne paraissent pas relever de notre propos. Cependant, il faut considérer leur apport comme essentiel pour bâtir une THÉORITRAD, puisqu'il nous faut connaître toutes les ressources des deux langues en présence.

11.2. La deuxième conséquence découle directement de la première. Si vraiment la THÉORITRAD a pour ressource principale l'apport des analyses monolingues *rapprochées (contrasted) dans l'acte de traduction*¹¹, tout progrès dans cette discipline présuppose des progrès antérieurs dans nos connaissances théoriques en LD et en LA. Bien que je puisse en faire ici la démonstration, une longue expérience des outils de travail me pousse à croire que les anglophones n'ont pas la tête stylistique. On manque pour l'anglais d'une étude en profondeur comparable à celle de Bally pour le français, bien que récemment certaines études commencent à combler cette lacune¹².

10. Il dit cependant, à propos de la *S.C.F.A.* : « ... betrachten wir [dieses Buch] als [eins der] nützlichsten, nicht nur für die Theorie des Uebersetzens, sondern auch für die Linguistik » (Levy, p. 25).

11. Qu'on songe à tout l'enseignement que l'on peut tirer du rapprochement de travaux conduits indépendamment en stylistique interne, tels que D. Bolinger, *Degree Words* (The Hague, Mouton, 1971) et C. Berthelon, *l'Expression du haut degré en français contemporain* (Berne, Francke, 1955).

12. Je ne puis que citer rapidement les noms de M. A. K. Halliday, D. Crystal & D. Davy, D. C. Freeman, A. E. Derbyshire, G. G. Hough, B. B. Kachru & H. F. W. Stahlke (ces derniers présentant un *Current Trends of Stylistics* publié par l'Université d'Alberta (Edmonton, 1972)).

12. CONCLUSION [provisoire]

Puisque nous sommes convenus, entre *Trad*s, qu'il ne saurait y avoir de théorie sans exemples, je voudrais terminer ces réflexions par un exercice pratique. En feuilletant *Babel*, je constate justement que Mounin soulève, dans un bref article, le problème de l'*intraduisibilité*. Ce n'est pas là notion nouvelle et chaque *Artrad* qui l'évoque y va de son couplet, soit pour se plaindre des limites de la *TRAD* (s'il gagne sa vie comme *Trad*), soit pour s'en réjouir (s'il écrit un nouvel *Art de la traduction*). Ce qui m'intéresse ici, c'est la réaction des experts devant la difficulté.

J'ai justement noté sur mon petit carnet d'exemples qu'un garagiste de mon quartier a composé en lettres mobiles un panneau qui se lit comme suit :

HAVE WRENCH
WILL MONKEY

C'est bien, c'est même très bien pour un garagiste. Mais comment traduire... Devant cet exemple difficile, quelles sont les attitudes possibles ?

12.1. L'*Artrad* explique qu'il existe des limites à la traduction. On le savait, mais c'est toujours utile à dire. Suit un chapitre sur la question, avec des exemples pris de préférence dans des langues très diverses et souvent ésotériques. On pose le problème et le lecteur aura passé un moment agréable.

12.2. Le *Linguitrad* ouvre un tiroir et y met cet exemple, avec beaucoup d'autres. Il cherche à *définir scientifiquement* cette notion d'intraduisibilité pour la cerner objectivement. C'est ce que fait Mounin, qui conclut : « L'intraduisibilité ne doit pas être un mystère, ni un épouvantail : c'est une notion statistique. » C'est vrai, mais cela ne résoud pas le problème du garagiste.

12.3. Le *Stylitrad* (ou peut-être le *Pédagotrad* de service) signale le cas et analyse les raisons de la difficulté. Il en relève quatre : a) Il existe un stéréotype HAVE CAR (,) WILL TRAVEL, né dans les petites annonces de la presse ; b) on utilise ce cadre en le modifiant, donc en créant une *allusion*, soit par exemple le titre d'un roman policier HAVE GUN, WILL TRAVEL. Ce n'est déjà pas *si* mal ; c'est en tout cas difficile à rendre en français, où il n'existe pas de stéréotype correspondant ; on pourra le faire par des équivalences. c) On modifie encore plus profondément les éléments du stéréotype, en ne gardant que le cadre HAVE X, WILL Y. C'est le cas de notre exemple. L'allusion est toujours reconnaissable en anglais, mais la difficulté de traduction augmente. Le garagiste aurait pu s'arrêter là, mais il avait de l'ambition : il introduit d) une deuxième allusion contrapuntique à partir de *monkey wrench* et de sa forme simplifiée *wrench* (clef anglaise, clef à molette) et du verbe *to monkey* (tripoter, bricoler). Voilà pourquoi votre *Trad* est muet.

12.4. L'*Ordinotrad* à qui l'on porte ce texte sur carte Hollerith perforée hausse les épaules et demande qu'on repasse dans cinquante ans.

12.5. Le *Trad* soupire, retrousse ses manches et essaie de traduire¹³.

13. En admettant que ledit garagiste soit assez fou pour faire de la publicité en français à Victoria. On pourrait essayer du côté de *monkey wrench*, en supposant un garagiste représentant Peugeot ou Renault : CLEF ANGLAISE, MÉCANICIEN FRANÇAIS...

Nous touchons du doigt, me semble-t-il, la raison pour laquelle le *Trad* n'est guère porté à théoriser. Dans l'exemple ci-dessus, notre homme ressemble fort au Bourgeois gentilhomme qui reçoit successivement un maître à danser, un maître d'armes et un maître de philosophie. Ces éminents spécialistes lui apportent des éléments d'information en lui *parlant de leur art* ; mais lui apprennent-ils en fait quelque chose ? Le philosophe surtout, le plus théoricien des trois, dit (après Cordumoy) des choses excellentes sur l'articulation de /r/ ou la labialisation de /y/. Mais en quoi cela aide-t-il M. Jourdain à bien parler ? La lecture de Savory (un *Artrad*), de Nida (un *Théoritrads*), de Catford et Mounin (des *Linguitrads*) est édifiante et propre à former la tête de nos jeunes *Trads*. Mais ces derniers pourront-ils en déduire des règles de TRAD ? Après tout, c'est cela seul qui compte. Nida s'en est rendu parfaitement compte quand, après une série d'analyses sémantiques accompagnées de schémas, il conclut en soupirant :

« This analysis is not essentially different from what good translators have done intuitively for a long time... Such an approach can assist the translator in handling complex material where the linguistic and semantic structures are so diverse that one cannot readily employ traditional methods. »

Il ne dit pas ce qu'étaient les méthodes « traditionnelles » ; il songe peut-être au mot-à-mot littéral.

Si la TRAD est un art, comme on s'applique à nous le rappeler, elle n'a que faire de la théorie. On n'enseigne pas l'art, on en parle. On l'aime ou on ne l'aime pas, comme pour la femme en morceaux de la rue Dorchester. On naît artiste, on ne le devient pas. *On devient technicien par contre* et *Pédagotrad* a toute ma sympathie, surtout s'il emploie la S.C.F.A. Une fois formé, le technicien en qui vacille la flamme du génie prend son chapeau et devient grand *Trad*.

Vue de loin, l'activité des *Trads* intrigue évidemment les linguistes qui flairent une veine à explorer. Et ils ont raison : la TRAD est un exercice essentiel, un pivot autour duquel gravitent tous les problèmes du langage. Peut-être la THÉORITRAD arrivera-t-elle un jour à dégager les rapports obscurs qui relient les éléments de cette cosmogonie. Pour l'instant, elle est surtout utile aux linguistes. Le *Théoritrads* pose des fondations. Le temple pythagoricien qui intégrera la TRAD dans un édifice linguistique capable de nous montrer comment former *all and only all correct translations* est encore une vue de l'esprit.

Le CRITICOTRAD de service,
JEAN-PAUL VINAY

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Les présentes indications bibliographiques voudraient remplir un double but : documenter certaines assertions de mon article, mais aussi aiguiller le lecteur vers des ouvrages théoriques importants. Il existe des sources bibliographiques auxquelles on se réfère, par exemple la rubrique « International Bibliography of Translation » tenue par R.W. Jumpelt *et al.* dans *Babel*, la rubrique « Les outils du traducteur » dans *Meta*, et certains appendices bibliographiques importants, tel celui que l'on trouve dans l'ouvrage de Nida, *Towards a Science of Translation*, p. 265-320. Pour la fin de période considérée ici, je recommande particulièrement l'excellente bibliographie analytique de K.-R. Bausch, J. Klegraf et W. Wilss, *The Science of*

Translation (1962-1969), Tübinger Beiträge zur Linguistik, n° 21, Tübingen, 1970. D'autres renseignements se trouvent également dans les pages du *Bulletin signalétique* du C.N.R.S., Paris (1955+) et les volumes annuels de la *Bibliographie linguistique* du C.I.P.L. (1955+).

- J'avais lancé en 1957 la rubrique « Les outils du traducteur » qui apportait au *Journal des traducteurs* un complément bibliographique et critique indispensable ; celle-ci existe toujours et a été considérablement développée par le Comité de rédaction de *Meta* ; pour certains numéros spéciaux, son cadre déborde ses quelques lignes habituelles pour former un outil de travail très au point ; c'est notamment le cas de la remarquable « Bibliographie de la traduction médicale » de Henri van Hoof (*Meta*, xix, 1, 1974).

- Il est intéressant de noter que cette rubrique se subdivise de bonne heure en paragraphes spécialisés, mais qu'il fallut attendre *Meta*, xi, 3, 1966, pour trouver le sous-titre *Théorie de la traduction* (qui cite l'ouvrage de Catford). Les autres références se rapportant à la THÉORITRAD figurent sous des titres variés : *Traduction* ; *Traduction humaine* ; *Linguistique* ; *Stylistique* ; *Langue anglaise* ; *Langue française*. À signaler qu'il y eu de nombreux numéros spéciaux de *Journal des traducteurs* et de *Meta*, mais jamais sur la théorie de la traduction. Celui qui s'en rapprocherait le plus est consacré aux *Actes du Colloque international de linguistique et de traduction*, Montréal 1970 (M. Wandruszka, J. Darbelnet, L. Söll, G. Barth, K.-R. Bausch, R. Goffin, P. Geleff, J. Maillot, H. van Hoof).

* * *

BAILEY, R. W. et D. M. BURTON, *English Stylistics : a Bibliography*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press, 1968.

BAUSCH, K.-Richard, « Linguistique comparative, linguistique appliquée et traduction », *Meta*, xvi, 1-2, 1971.

Verbum und verbale Periphrase im Französischen und ihre Transposition im Englischen, Deutschen und Spanischen, Tübingen, thèse 1963.

« Qualité en traduction et linguistique dite différentielle », *Babel*, I, 1970.

BOLINGER, D., « Transmutation : structural translation », *Acta Linguistica Hafnensia Spanischen*, (1966).

BOOTH, A. D., L. BRANDWOOD et J. P. CLEAVE, *Mechanical Resolution of Linguistic Problems*, New York, Academic Press, 1958.

BONNEROT, L., L. LECOCQ, J. RUER, H. APPIA, H. KERST et J. DARBELNET, *Chemins de la traduction. Domaine anglais*, Paris, Didier, 1963.

BROWER, R. A., édit., *On Translation*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1959.

BUISSERET, Irène de, *Guide du traducteur*, Ottawa, A.T.I.O., 1972. [J'en parle sur la foi de Roland Wesemaël.]

CAILLÉ, P. F., « Traduire, c'est choisir », *Babel*, I, 1967.

« Avant-Propos », *Babel*, I, 1, 1955.

CARY, Edmond, *la Traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg, 1956.

les Grands Traducteurs français, Genève, Georg, 1963.

« Pour une théorie de la traduction », *Babel*, III, 4, 1957 (paru également dans *Journal des traducteurs*, VII, 4, 1962 et VIII, 1, 1963).

et R. W. JUMPELT, *la Qualité en matière de traduction / Quality in Translation*, Oxford, Pergamon Press, 1963.

CATFORD, J. C., *A Linguistic Theory of Translation. An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press, 1965.

CHATMAN, Seymour, « On the Theory of Style », *Linguistics*, XXVII, 1966.

CHRESTIEN, Michel, *Cher Monsieur Moi*, Paris, Seuil.

- CLAS, André, « Défini, indéfini », *Meta*, XII, 2, 1967.
 « Subjectivisme, objectivisme », *Meta*, XIII, 1968.
Le champ notionnel du pronom indéfini « on ». Essai de stylistique comparée français-anglais-allemand, Tübingen, thèse, 1968.
- DARBELNET, Jean, « La couleur en français et en anglais », *Journal des traducteurs*, II, 4, 1957.
 « Mots nouveaux et sens nouveaux », *Journal des traducteurs*, X, 2, 1964.
 « Traduction, structure et sémantique », *Journal des traducteurs*, X, 4, 1965.
 « Ressources néologiques du français contemporain », *Meta*, XII, 4, 1967.
 « Réflexions sur la néologie », *Meta*, XVII, 2, 1972.
 « Traduction littéraire ou traduction libre ? » *Meta*, XV, 2, 1970.
 « La traduction raisonnée », *Meta*, XIV, 3, 1969.
Pensée et structure, Scribner's, New York, 1969.
- DAVIAULT, P., « Le Congrès de Bad Godesberg », *Journal des traducteurs*, IV, 4, 1959.
- DOLEVEL, L. et R. W. BAILEY, édit., *Statistics and Style*, New York, American Elsevier, 1969.
- DOWNES, Gladys, « Is the Muse Bilingual ? », *Meta*, XIV, 4, 1969.
- ENKVIST, N. E. et al., *On Defining Style*, London, Oxford University Press, 1964.
- ETKIND, E. G., « La stylistique comparée, base de l'art de traduire », *Babel*, XIII, 1967.
- FAISS, Klaus, « Uebersetzung und Sprachwissenschaft — eine Orientierung », *Babel*, II, 1973.
- FEDOROV, A. V., *Vvedeniye v teoriyu perevoda*, Moscou, 1953, 2^e éd., 1958 [« Introduction à la théorie de la traduction »].
Osnovy obscey teorii perevoda, Moscou, 2^e éd., 1968.
- FOWLER, R., édit., *Essays on Style & Language : Linguistics & critical approaches to literary style*, London, Routledge, 1966.
- FRIEDERICH, W., *Technik des Uebersetzens (English und Deutsch). Eine systematische Anleitung für das Uebersetzen ins Englische und ins Deutsche für Unterricht und Selbststudium*, Munich, 1969.
- GAGNON, Gilberte, *Conceptions contemporaines de la stylistique*, Université de Montréal, thèse, 1966.
- GASSE, Yvon, « Contextual Transposition in Translating Research Instruments », *Meta*, XVIII, 3, 1973.
- GERMAIN, Cl., *la Notion de situation en linguistique*, Université d'Ottawa, 1973.
- GOLD, D. L., « On Quality in Translation », *Babel*, IV, 1972.
- GOODALL, G. J. et A. JOLY, *Thèmes anglais pour toute la grammaire*, Paris, Didier, 1965.
- HAAS, W., « The Theory of Translation », *Philosophy*, XXXVII, 1962.
- HARRIS, R., « Semantics and Translation », in : *X^e Congrès international des linguistes*, Bucarest, 1967.
- HARTMANN, P. et H. VERNAY, édit., *Sprachwissenschaft und Uebersetzen*, Munich, Hueber, 1970.
- HÉBERT, Anne et Frank SCOTT, *Dialogue sur la traduction/À propos du Tombeau des Rois*, Montréal, HMH, 1970.
- HEFZALLAH, I. M., « The Art of Translation », *Babel*, IV, 1970.
- JAKOBSON, Roman, « On linguistic Aspects of Translation », in : Brower, R. Z., *On Translation*, q.v.
- JOOS, Martin, *The Five Clocks*.

- KADE, Otto, « Zu einigen Grundlagen der allgemeinen Uebersetzungstheorie », *Fremdsprachen*, 1965.
 « Kommunikationswissenschaftliche Probleme der Translation », in : *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, Leipzig, 1968.
- KLEINEIDAM, H., « Für und Wider das Übersetzen. Zur Rolle des Übersetzung in der Ausbildung zukünftiger Fremdsprachenlehrer », *Linguistische Berichte*, XXXII, 1974.
- KLOEPFER, R., *Die Theorie der literarischen Übersetzung*, Munich, 1967.
- LAURENCE, Jean-Marie, « Premiers principes d'une théorie de l'anglicisme », *Journal des traducteurs*, VI, 2, 1961.
- LEVY, Jiri, *Die literarische Uebersetzung. Théorie einer Kunstgattung*, Frankfurt a/M & Athenäum, 1969.
- LUZZATTO, G. L., « Opinion sur la traduction », *Babel*, III, 2, 1957.
- MAILLOT, J., « Toponymie et traduction », *Babel*, 2, 1968.
 « Les rapports entre la langue et la culture », *Meta*, XIV, 4, 1969.
- MANRIQUE, J. C. et J. C. GOMEZ, *Arte de Traducir el Ingles*, 2 vol., Mexico, 1952.
- MARTINET, André, « La Traduction » in : *la Linguistique. Guide alphabétique*, Paris, Denoël Gonthier, 1969.
- MILIC, Louis, *Style and Stylistics : an Analytical Bibliography*, New York, Free Press, 1967.
- MOUNIN, Georges, « C. R. de Nida, E. A., Towards a Science of Translating », in : *la Linguistique*, 2, 1966.
 « Pseudo-langues, Interlangues et Métalangues », *Babel*, IV, 2, 1958.
 « L'intraduisibilité comme notion statistique », *Babel*, 3, 1964.
les Problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, 1963.
- NIDA, Eugene A., « Semantic Components », *Babel*, 4, 1962.
Towards a Science of Translating / with special reference to principles and procedures involved in Bible translating, Leiden, Brill, 1964.
 « Bible Translating and the Science of Linguistics », *Babel*, 1-2, 1963.
 et C. R. TABER, *The Theory and Practice of Translation*, United Bible Society, Brill, Leiden, 1969.
- NOËL, C., « Onomatopée et Traduction », *Babel*, 2, 1970.
- NOËL, J., « Linguistics & Translation », *Revue des langues vivantes*, XXXII, 1966.
- RADÓ, György, « The Upswing of Translation Theory in Hungary », *Babel*, 3, 1969.
- REY-DEBOVE, J., « Les limites des applications de la linguistique à la lexicographie », *Babel*.
- RAFFEL, Burton, *The Forked Tongue*, The Hague/Paris, Mouton, 1971.
- RICHARDS, I. A., « Towards a Theory of Translation », in : *Studies in Chinese Thought*, University of Chicago Press, 1953.
- RUSCHER, F. et J. MARTIN, *Essais de traduction. Versions et thèmes allemands* (textes et traductions), Paris, Didier, 1961.
- SAINTE-MARIE, Micheline, *l'Évolution du concept de stylistique comparée*, thèse de M. A., Université de Montréal, 1968.
- SAINT-PIERRE FARINA, Yvonne, « L'expressivité, essai de définition », *Meta*, XVIII, 3, 1973.
- SAVORY, Theodore, *The Art of Translation*, London, Jonathan Cape, 1957. [2nd ed. new and enlarged, 1968.]
- SCHNELLE, H., « Neue Aspekte in der Theorie des Uebersetzens », *Sprache im technischen Zeitalter*, XXIII, 1967.

- SCHUMACHER, Nestor, « Analyse du processus de la traduction : conséquences méthodologiques », *Meta*, XVIII, 3, 1973.
- SEBEOK, T. A., edit., *Style in Language*, New York, Technology Press, 1960.
- SMEATON, B. H., « Translation, its Nature, Problems and Limitations », *Journal des traducteurs*, II, 2, 1957.
« Translation, Structure and Lexicography », *Journal des traducteurs*, III, 3, 1958.
« Translation as an Alternate Mode of Expression », *Journal des traducteurs*, VIII, 2, 1963 et IX, 4, 1964.
- SPIILKA, I. V., « La traduction des charnières », *Journal des traducteurs*, VII, 1, 1962.
- SPOLSKY, B., « The Length of Translation », *Journal des traducteurs*, IX, 2, 1964.
- STEPANOFF, G., *Francuzkaya stilistika*, Moscou, 1965.
- STARTFORD, Ph., « French-Canadian Literature in Translation », *Meta*, XIII, 4, 1968.
- TARNÓCZI, L., « Congruence entre l'original et la traduction », *Babel*, 3, 1967.
- TRUFFAUT, Louis, *Grundprobleme der deutsch-französischen Uebersetzung*, Munich, Hueber, 1965. [En français, malgré son titre.]
- ULLMANN, S., *Language et style*, Oxford, Blackwell, 1964.
- URE, Jean, « Types of Translation and Translatability », *Babel*, X, 1964.
- VAN HOOFF, H., *Théorie et pratique de l'interprétation : avec application particulière à l'anglais et au français*, Munich, 1962.
- VINAY, Jean-Paul, « Peut-on enseigner la traduction ? ou naissance de la stylistique comparée », *Journal des traducteurs*, II, 4, 1957.
« La langue neutre et la technique du démontage en traduction », in : *Stylistique et linguistique*, Montréal, Université de Montréal, n° 4, 1956.
et Jean DARBELNET, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Méthode de traduction, Paris, Didier ; Londres, Harrap ; Montréal, Beauchemin, 1958. [Nouvelle édition révisée, 1963.] — [Abr. S.C.F.A.].
- VOEGELIN, C.F. et F.M. VOEGELIN, « Anthropological Linguistics and Translation », in : *To Honor Roman Jakobson, etc.*, The Hague, Mouton, 1967.
- WANDRUSZKA, M., *Sprachen — vergleichbar und unvergleichlich*, Munich, 1963.
- WESLING, D. et A. LEFEVER, « The Mystery of Translation », *Babel*, 3, 1970.
- WIDAL, P., « Pour une physiologie du néologisme », *Meta*, XVIII, 4, 1973.
- WILSS, W., « Theorie der Übersetzung. Eine Literaturbericht », *Lebende Sprachen*, XIV, 1969.